

## 4- Méthode naturelle de désir, ou connecter en soi le pouvoir de créer du sens<sup>1</sup>

« Il n'y a qu'un seul moteur, la faculté désirante » écrit Aristote. Le désir donné à la naissance en même temps que la vie, traverse tous les actes de notre vie quotidienne, et cela jusqu'à la mort. Seulement voilà, si c'est un moteur puissant, il est aussi extrêmement sensible aux conditions qui lui sont faites : l'intensité de sa présence dépend de la liberté de chacun et particulièrement celle du maître dans sa classe qui permet aux enfants de connecter en eux leur pouvoir de créer du sens. Qu'en est-il du désir d'apprendre des enfants à l'école ? Quelle est la part de l'enseignant dans les conditions de ce désir d'apprendre ?

**Francine** – Monique, d'après toi, le moteur du désir d'apprendre est-il présent chez les enfants le jour de la rentrée ?

**Monique** – J'ai rarement rencontré des enfants qui n'avaient pas le désir d'apprendre. Je crois que c'est une disposition qui leur est naturelle. Hélas, on constate au cours de l'enfance que très souvent elle est progressivement entamée, rognée, au profit du sérieux et de la discipline. Le jour de la rentrée, ce désir d'apprendre est la plupart du temps teinté d'angoisse. Les enfants savent qu'ils sont là pour apprendre. Mais c'est un désir spécial, car il est en quelque sorte décrété de l'extérieur.

**Francine** – Tu sentais cette difficulté dès le départ ?

**Monique** – Oui. Ce désir mêlé de peur est tangible dès la rentrée. C'est le travail du maître de faire en sorte qu'il se transforme en un désir authentique dont l'enfant est le seul auteur.

**Francine** – C'est vrai, à l'école les enfants sont captifs. Leur désir d'apprendre est pour une part décidé par les adultes, que ce soit l'institution ou les parents, même si au fond d'eux-mêmes, existe un désir qui leur est propre, singulier. C'est à l'enseignant conscient de ces multiples conditionnements « d'aller à la pêche » de ce désir déshabillé des attentes des adultes. Comment concrètement cela est-il possible ?

**Monique** – Par la mise en œuvre de la Méthode naturelle d'apprentissage qui permet « à chacun de se construire une culture personnelle, sur la base de ses données de départ, par le moyen de l'expression-crédation et au sein d'un groupe positif ». La première tâche du maître est de faire de sa classe un groupe positif où l'enfant va pouvoir exprimer ce qui l'anime, ses doutes, ses représentations, quelles qu'elles soient, sans être jugé. Il permet l'expression authentique à partir de laquelle le groupe, mais aussi chacun dans le groupe, avance.

C'est également dans un groupe positif que l'enfant entre en contact avec ce qu'il sait déjà, connaissance qu'il met en relation avec le monde extérieur où il y a tant de choses à apprendre.

**Francine** – Et le groupe, comment devient-il positif ?

**Monique** – En se mettant tout de suite au travail, maître et enfants compris. Mais je sais hélas que le travail a mauvaise réputation et que nous avons du mal à communiquer à ce sujet. Rappelle-toi au Congrès de Caen lorsque nous évoquions le travail comme fondateur du groupe dans le sens qu'« il y a plus d'idées dans deux têtes que dans une », nous avons entendu de nombreuses réactions négatives : le travail est très souvent associé à pénibilité, difficulté, et peur !

**Francine** – Oui, je me souviens. Cela me fait penser à la douleur de l'étude, celle que j'ai ressentie moi-même lorsque j'étais à l'école.

**Monique** – C'est donc une autre façon de penser le travail qu'il faut initier ! C'est ce qu'a dit Nicolas Go<sup>3</sup> : « Dans la tradition européenne nous avons été éduqués en séparant de façon artificielle et radicale la joie de l'étude... Si on néglige tant la joie, c'est qu'on considère qu'elle est indépendante de l'étude, alors que c'est précisément par l'étude et donc par le travail qu'advient un accroissement joyeux de tout l'être. » Je suis complètement acquise à cette idée : le travail est une source de joie. C'est la meilleure façon de créer un groupe positif. Je ne crois pas à la vertu des règles pour ce faire.

**Francine** – N'y a-t-il pas d'autres manières de mettre le groupe en bon état de santé intellectuelle ainsi que le disait Paul ?

**Monique** – Si, il m'arrivait d'être comédienne avec les enfants. Je me souviens d'un moment fort vécu avec eux lorsque, partis pour la journée à la découverte du château d'Écouen, nous parcourions la marche d'approche séparant le car du château. La distance était assez longue pour que les enfants commencent à éprouver des doutes quant à son existence. À aucun moment je n'ai cherché à les rassurer, entretenant même leurs questions : « Existe-t-il vraiment, a-t-il disparu ? » J'ai volontairement laissé s'installer dans le groupe une sorte de tension, afin que, les enfants apercevant brusquement le château en sortant de la forêt, une émotion d'importance accompagne leur découverte, inscrivant profondément et intensément en eux une vision qui ferait pour longtemps partie de leurs souvenirs, de leur capital culturel.

**Francine** – Pourrais-tu m'en dire plus sur cette liberté que tu prenais d'introduire une sorte de légèreté et d'intensité dans tes rapports avec les enfants ?

**Monique** – C'était une façon de faire entrer la vie, la fantaisie dans le groupe. J'aimais faire durer le plaisir.

**Francine** – Que veux-tu dire ?

**Monique** – J’aimais ne pas donner les solutions tout de suite, et parfois même je provoquais les enfants. Souvent ils s’impatiaient : « Pourquoi ne nous le dis-tu pas ? Oui, oui, on sait que tu sais, mais tu ne nous le diras pas ! » Je répondais à une question par une question. C’était ainsi que je faisais progresser leur pensée et qu’ils trouvaient par eux-mêmes les réponses. Aujourd’hui quand je pense à cette attitude je me demande quelle aurait été ma réaction si les enfants avaient répondu à mes questions par une question.

**Francine** – Tu prenais le risque de la vie. Ça me fait penser à ce que disait Paul le Bohec à propos de l’homo-sapiens-demens, et du nécessaire équilibre à mettre en place entre le sérieux et la fantaisie pour qu’un groupe se sente bien et entre dans les apprentissages : « *On a longtemps cru que l’être humain, c’était homo-sapiens. Mais de nombreux chercheurs : Atlan, Morin, d’autres encore, disent que la vraie nature de l’homme, c’est homo-sapiens demens, c’est-à-dire qu’il est toujours entre l’extrême souci de sagesse qui veut dire, à la fois : science et sagesse, et l’extrême opposé : la folie. Souvent, quand on s’est approché très près de l’un des deux pôles, on est attiré par l’autre comme s’il fallait compenser, neutraliser, établir l’équilibre. C’est justement l’erreur de l’école qui n’a pas pris l’enfant dans sa totalité comme l’a toujours fait Freinet (entre parenthèses, il avait beaucoup d’humour). Elle a coupé l’être entre le sapiens et le demens ; le premier étant réservé à l’école et le second à la récréation, à la maison, au dimanche, aux vacances. Les enfants ne peuvent différer si longtemps la recherche de leur équilibre. L’école a également classé les choses entre ce qui était scolairement valable et ce qui ne l’était pas. Si on contraint ainsi l’être à rester dans le sérieux, il étouffe, il souffre, il n’est pas détendu, il n’est pas disponible ; bref, il n’est pas en bonne santé intellectuelle. Ça augmente les difficultés à assimiler ce qu’on lui présente, qui est souvent, de plus, une nourriture qu’il n’a pas choisie. On voit toute la gravité de la situation. C’est pour cela que, s’il n’y a pas dans le groupe des gens qui prennent la responsabilité d’assumer le rôle de fou du groupe, il faut le prendre soi-même à son compte si on veut travailler dans l’efficacité.*<sup>4</sup> » Avec les enfants, tu jouais donc souvent « le fou du groupe » afin de les mettre en situation d’avoir envie d’apprendre, d’en savoir plus ! Mais comment tes collègues réagissaient-ils ?

**Monique** – Je n’en parlais pas car ils ne m’auraient peut-être pas comprise. Je crois que ce faisant, j’ai participé à ma façon à la rupture avec la culture dominante, celle évoquée par Nicolas Go<sup>5</sup> : « *Le rapport aux enfants est trop souvent manqué... Il y a cette idée qu’il faut que l’enfant arrête de rire et soit un peu sérieux. L’enfant est considéré comme un être passionné, sans raison, délirant éventuellement, il doit donc être mis sur la voie, discipliné, pour pouvoir se consacrer au sérieux de l’étude... Je pense que le rire est propice aux apprentissages, il ne les menace pas, il les renforce.* »

**Francine** – Le rire ouvre la porte à l’accueil de la vie, celle qui met en relation positive avec le monde. Dans ce même interview, Nicolas Go dit aussi : « On sait aujourd’hui, grâce aux travaux neurobiologiques... que les apprentissages sous l’angle cognitif, sont en partie déterminés par l’affectivité. » T’en servais-tu pour éveiller leur désir d’apprendre ?

**Monique** – Je ne sais pas si c’est cela que je faisais, je ne me posais pas cette question à ce moment là, j’ai toujours agi par intuition et par répétition de ce qui fonctionnait. J’aimais par-dessus tout susciter leur curiosité, leurs questions. Par exemple, pour une découverte du milieu, je privilégiais l’observation et l’analyse. Une fois sur le site, j’incitais les enfants à s’arrêter pour observer et décrire ce qu’ils voyaient. Sur un groupe de vingt enfants, il y en avait toujours un qui s’arrêtait devant un spectacle de la nature qu’il

soit petit ou grand. Je m'extasiais avec lui et appelais les autres enfants pour qu'ils viennent à leur tour regarder ce spectacle. Les questions fusaient : « Qu'est-ce que c'est ? Qu'arrive-t-il ? Pourquoi ? » Si nous sortions pour aller dans une exposition, visiter un musée, j'organisais une préparation en classe pour créer la faim et la soif de ce qu'ils allaient découvrir. Je crois qu'on ne peut pas être curieux d'une chose dont on n'a jamais entendu parler. J'avais envie que les enfants reviennent de la visite avec un maximum d'informations. Les questionnements construits en amont permettent au regard d'être à la fois exhaustif et sélectif car l'envie de savoir est là. Quel plaisir de pouvoir dénicher dans le recoin improbable d'une vitrine ou sur un panneau, la réponse à la question qu'on s'est longuement posée ! En fait, je m'arrangeais pour cultiver leur curiosité. Et ça fonctionnait ! Je me souviens un jour avoir accroché au tableau l'affiche de l'exposition « Allée sans Retour » où j'avais projeté d'emmener les enfants (CP), en m'abstenant de faire des commentaires. Elle représentait une allée couverte photographiée de l'intérieur. Il était très difficile de voir de quoi il s'agissait. Cela a fort intrigué les enfants. Nous avons fait du langage, et quelques jours plus tard, ils ont fini par comprendre que c'était un endroit où l'on enterrait les morts dans les temps préhistoriques. Des questions ont émergé : « Nous irons dans le trou ? Est-ce qu'il est grand, petit, est-ce qu'il fait peur ? » Arrivés sur le seuil de l'allée couverte, ils étaient très impressionnés, l'intérêt était à son comble : « Est-ce qu'on va trouver des os à l'intérieur ? Des restes d'hommes ? » Ceux qui ont décidé d'y entrer avec moi s'étaient rassurés en se disant que le « bouchon » de l'entrée était au musée et qu'il ne pouvait donc pas se refermer sur eux. De cette façon, les enfants apprennent, car tout leur être est engagé, leur intelligence mais aussi leurs affects, leurs corps.

**Francine** – L'engagement de tout l'être de l'enfant, voilà qui est bien dans la pensée de Freinet. Mais cet engagement, ce désir d'apprendre n'est-il pas encouragé, potentialisé lorsque les adultes qui accompagnent l'enfant dans son éducation sont mus par ce même désir, cette curiosité fondamentale pour avancer dans la connaissance ? Dans un article<sup>6</sup> « Le désir d'apprendre : un oublié de l'école », André Giordan écrit : « *Les enseignants sont-ils eux-mêmes suffisamment motivés ? Développe-t-on suffisamment leur libido sciendi<sup>7</sup> durant leur formation ?* » Que peux-tu dire de ton propre désir de connaître ? L'as-tu toujours éprouvé ? Comment l'as-tu entretenu ? Qu'en est-il de ton désir de transmission auprès des enfants ou des jeunes collègues qui viennent solliciter ton savoir-être et ton savoir-faire ?

**Monique** – Ce désir de vouloir toujours chercher des explications, il me semble que je l'ai toujours eu en moi. Lorsque j'ai commencé à enseigner, j'ai réalisé mon manque de culture en histoire. Les enfants avaient des manuels et je me suis aperçue que j'apprenais en même temps qu'eux. J'en savais moins que ce qui était écrit et cela ne pouvait me convenir. Je voulais que les enfants se lancent beaucoup plus loin et beaucoup plus profond dans leur rapport au savoir. Comment auraient-ils pu le faire si je m'étais contentée de leur enjoindre d'apprendre ce que moi-même je savais à peine ? La meilleure façon de faire n'était-elle pas de me lancer dans une démarche personnelle, mais aussi avec eux, dans l'aventure de la connaissance qui n'a jamais de fin, mais qui chaque jour passé à l'apprioviser apporte la si formidable sensation de « s'agrandir » ? Je me suis donc remise à niveau en lisant des traités d'histoire. C'était une chance supplémentaire que je me donnais d'ouvrir des pistes, de déclencher d'autres questions, un peu à la façon du « maître ignorant<sup>8</sup> ». Avec l'arrivée de l'informatique dans les écoles, s'est révélé encore un peu plus ce besoin de comprendre. En 1985, année du plan informatique pour tous, je me suis formée en

empruntant pendant les vacances un ordinateur TO7 et son manuel. Je me suis lancé un défi : « Tu as un mois pour fabriquer un programme logo de dessin d'une locomotive. » Depuis je veux toujours comprendre les problèmes que peut poser l'informatique. Dans tous les domaines c'est la même chose : une question se pose, je ne peux m'empêcher d'aller chercher la réponse. Ce désir d'apprendre jamais assouvi, qui m'habitait et qui m'habite toujours, se trouvait transmis aux enfants par mimétisme. Je n'hésitais pas à sortir livres et dictionnaires en classe pour chercher les réponses à mes propres questions. À celles des enfants, je ne répondais pas directement : nous cherchions ensemble les réponses et ceci dans tous les domaines.

S'agissant de pédagogie, ma libido sciendi ne pouvait se satisfaire de ce que j'avais appris à l'École Normale. J'y ai très vite compris ce que je ne voulais pas faire, sorte de savoir en « creux » qui m'a poussée à chercher ardemment ce que je voulais faire « en plein ». C'est de cette façon que je suis arrivée à l'ICEM, que j'ai croisé des camarades désireux d'apprendre. Mais c'est surtout avec la rencontre de Paul Le Bohec au début des années 80 que j'ai eu cette révélation : mais oui, mais c'est bien sûr, c'est comme ça qu'il faut faire ! À ce moment là je faisais déjà des mathématiques de façon vivante avec les enfants. Je travaillais sur leurs représentations, mais c'est moi qui choisissais le sujet d'étude. Je n'avais pas pensé que c'étaient les enfants qui pouvaient en être les initiateurs. J'ai commencé à expérimenter le débat mathématique libre le samedi matin, puis un jour sur deux, et puis rapidement tous les jours sous la poussée croissante du désir manifesté par les enfants. Parallèlement, je correspondais avec Paul. Je lui envoyais les comptes rendus de mes séances. Ses commentaires élargissaient ma façon de voir, m'ouvraient d'autres pistes ! C'était formidable, passionnant. Je découvrais peu à peu que le langage mathématique était comme tous les autres, infini.

**Francine** – N'est-ce pas ce qu'on appelle le compagnonnage, ce que tu fais actuellement avec Emmanuel, Yanek et les autres ?

**Monique** – Exactement. Je transmets l'enthousiasme que j'ai éprouvé, expérimenté en compagnonnage avec Paul. Je me sens dans la transmission de sa pensée, ce qui est une grande fierté pour moi, car je sais à quel point elle est juste, au service de la vie, du désir et de l'agrandissement de l'être.

**Francine** – Tu te sens donc toujours le disciple de Paul ?

**Monique** – J'ai eu la chance d'expérimenter le débat mathématique libre pendant vingt ans dans ma classe et j'ai pu ainsi explorer de nombreuses possibilités qui ont forcément élargi l'invention de Paul. Je me sens donc à la fois dans la transmission de sa pensée mais aussi des développements que j'ai pu lui donner.

**Francine** – Je vois ce que tu veux dire : « *C'est bien mal récompenser un maître, que de demeurer un disciple* » écrivait Nietzsche dans Ainsi parlait Zarathoustra. À ton tour tu es devenue un maître qui transmet à d'autres la Méthode naturelle que tu as expérimentée avec bonheur et qui procure à celui qui reçoit ton enseignement le sentiment étrange et bouleversant d'avoir soudain accès à l'infinitude des langages. Combien de fois ai-je entendu à l'issue de tes interventions dans les classes « je suis impressionné » dans la bouche des enseignants, mais aussi observé des enfants passionnés par ce qu'ils étaient en train

d'apprendre au point de ne pas entendre la sonnerie. Quelle dernière piste de travail donnerais-tu à propos des conditions du désir d'apprendre ?

**Monique** – J'aimerais revenir sur l'importance de travailler l'esprit serein. Il suppose la liberté intérieure du maître, celle qui préserve les enfants et lui-même des pressions institutionnelles et parentales afin qu'elles n'entravent ni son élan ni celui des enfants. C'est une sorte d'équilibre subtil à trouver entre toutes les forces en présence. Enfin pour conclure, je crois qu'actuellement, le désir d'apprendre des enfants et du maître a grand besoin d'être encouragé, stimulé, monté en puissance par le plaisir, le rire et la joie que procurent le savoir et le vivre ensemble.

À suivre...

Monique Quertier et Francine Tétu, octobre 2013

(Entretien paru dans *Le Nouvel Éducateur* N°215, décembre 2013)

### Le désir d'apprendre en question

...Il faut partir de la base de ses questions personnelles. Pour avancer, il faut se poser des questions et il faut se fournir des hypothèses ... En fait, les unes et les autres apparaissent spontanément, car l'esprit humain est ainsi fait qu'il cherche toujours à mettre de l'ordre dans le chaos... Les questions existent dans la classe mais on ne les entend pas. Si on voulait bien prêter l'oreille, on entendrait aussi des hypothèses scientifiques, philosophiques, économiques, spirituelles... de très haut niveau.

... « *Que m'importent la connaissance, la curiosité, la science, la conscience si elles ne viennent parfaire mes jouissances, libérer mes passions, alimenter ma volonté de vivre.* » Raoul Vaneigem, *Le livre des Plaisirs*, éd. Encre.

Paul le Bohec, *Questions à Paul Le Bohec sur l'actualité des idées de Freinet*, par Henri Go, *Éducateur* n°15 sept 1983, p.28-32.

« *C'est mal récompenser un maître que de rester toujours son disciple.* »

Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra, I, De la Vertu qui donne, t.1, p. 181, éd. Aubier-Flammarion.

<sup>1</sup> MISRAHI Robert, émission *Hors champs*, Laure Adler, France Culture, 24 janvier 2013.

<sup>2</sup> LE BOHEC Paul, *L'école, réparatrice de destins ?*, L'Harmattan, 2007, 4<sup>ème</sup> de couverture.

<sup>3</sup> GO Nicolas, *Le rire philosophique*, Interview, France-Culture, émission *Pas la peine de crier*, 1<sup>er</sup> avril 2013.

<sup>4</sup> LE BOHEC Paul, *le texte libre mathématique*, Éd. Odilon, 2015, p.36.

<sup>5</sup> GO Nicolas, *ibid.*

<sup>6</sup> GIORDAN André, Le désir d'apprendre un oublié de l'école, *Idées-Forces pour le XXI<sup>ème</sup> siècle*, Éd. Chronique Sociale, 2009, <http://www.ecolechangerdecap.net/spip.php?article61>, page consultée en décembre 2013.

<sup>7</sup> Désir de connaître

<sup>8</sup> RANCIÈRE Jacques, *Le maître ignorant*, Fayard, Paris, 1987.